

# l'art de la Voie

Histoire et culture des arts martiaux



## **Panthéon martial**

### **Zhang Liquan**

Venez découvrir la vie de ce maître que l'on considère comme l'auteur de l'une des branches du pak mei quan actuel.

## **Histoire d'un art**

### **Le dlala 'nduku**

Découvrez l'histoire de cette pratique du combat au bâton du peuple zulu vivant dans l'actuel Afrique du sud.



## **Horizon martial**

### **Le donga**



# Editorial

Bonjour à tous,

Voilà nous y sommes, la sortie du 30ème numéro de magazine, 30ème numéro qui sera aussi le dernier des numéros classiques de votre magazine. Bien que cette décision puisse vous paraître surprenante, elle fut en fait murement réfléchi durant une longue période. Vous trouverez plus de détails sur le site, mais ce qu'il vous faut retenir est que la fin des magazines classiques ne signifie pas la fin de « L'art de la Voie », loin de là. Simplement, le cœur de l'activité passera du magazine au site qui sera dorénavant approvisionné bien plus régulièrement en contenu.

Mais revenons-en à ce magazine, pour un dernier magazine il fallait frapper fort et élargir nos horizons plus que nous l'avons fait jusqu'à présent, et je pense que c'est chose faite. Ce numéro s'attardera durant un long moment en Afrique et plus particulièrement en Ethiopie à la découverte du donga et en Afrique du sud pour en apprendre plus sur l'histoire du dlala 'nduku (qui est lui aussi parfois appelé donga). Ce numéro vous emmènera aussi en Inde et plus précisément au Manipur pour faire la lumière sur le thang ta ; l'art de la lance, de l'épée et du bouclier. Enfin, la biographie nous emmènera en Chine à la découverte de Zhang Liquan, un grand maître à l'histoire mystérieuse. Dans ce magazine vous retrouverez pour la dernière fois quelques autres rubriques aussi vieilles que le magazine comme la bibliographie, la filmographie mais aussi pour la dernière fois « autour du poing ». Dans ce dernier numéro, vous recevrez aussi les précieux conseils de Loïc Blanchetête qui cette fois nous parlera de puissance, vitesse et précision.

Je tiens vraiment à remercier tous ceux qui ont fait de « L'art de la voie » ce qu'il est devenu. Mais il est maintenant temps de tourner une page dans l'histoire de cette aventure pour aller de l'avant et continuer à vous faire partager notre passion.

Je vous laisse à la lecture de ce magazine. Bien entendu vous pourrez retrouver tous les anciens magazines et de nombreux autres articles sur le site :

[www.lartdelavoie.com](http://www.lartdelavoie.com)

## SOMMAIRE

|   |   |         |
|---|---|---------|
| Histoire d'un art                         | Le dlala 'nduku                               | page 3  |
| Autour du poing                           | Création d'arts martiaux et contexte culturel | page 9  |
| Panthéon martial                          | Zhang Liquan                                  | page 10 |
| Piliers martiaux                          | Vitesse, puissance et précision               | page 15 |
| Voix d'une voie                           | Lionel Lebigot                                | page 20 |
| Filmographie                              | Ip man 3                                      | page 21 |
| Bibliographie                             | Martial arts of the world                     | page 22 |
| Lumière sur...                            | Le thang ta                                   | page 23 |
| Horizon martial                           | Le donga                                      | page 28 |
| Nous soutenir sur Tipeee et remerciements |   | page 29 |

|                   |  |
|-------------------|--|
| Rédacteur en chef | Antoine Thibaut  |
| Rédacteurs        | Loïc Blanchetête, Sixtine Dezwarte, Antoine Thibaut.                   |
| Correction        | Sixtine Dezwarte   |
| Maquettistes      | Gilles Aubin et Antoine Thibaut  |
| Contact           | <a href="mailto:lartdelavoie@laposte.net">lartdelavoie@laposte.net</a> |

Partenaire de





# Histoire d'un art Le dlala 'nduku

Avec la domination britannique puis la mise en place de l'apartheid en 1948, la discipline muta de nouveau. En effet, sous le régime ségrégationniste il fut interdit aux personnes de couleur de porter des armes à feu ou toutes formes d'armes traditionnelles. Ceci changea fortement la pratique de la discipline, cette dernière se pratiquant alors avec de simples canes de marche ou des parapluies. Il est aussi probable que cette interdiction soit aussi la source de disparition du bouclier dans certaines expressions de la discipline.

# Le dlala 'nduku



Portrait de Shaka Zulu

Littéralement « jouer avec des bâtons » cette forme d'escrime avec deux bâtons est aussi connue sous le nom d'escrime au bâton nguni, d'escrime au bâton zulu ou encore de donga (ne doit pas être confondu avec le donga éthiopien, une autre forme de combat au bâton). Pratique emblématique des zoulous cette discipline fut jadis l'un des moyens d'entraînement des troupes de l'empire zoulou et bien qu'elle se soit transformée en sport de combat, elle n'en est pas moins particulièrement violente occasionnant régulièrement des blessures graves.

## Le développement dans le royaume zulu

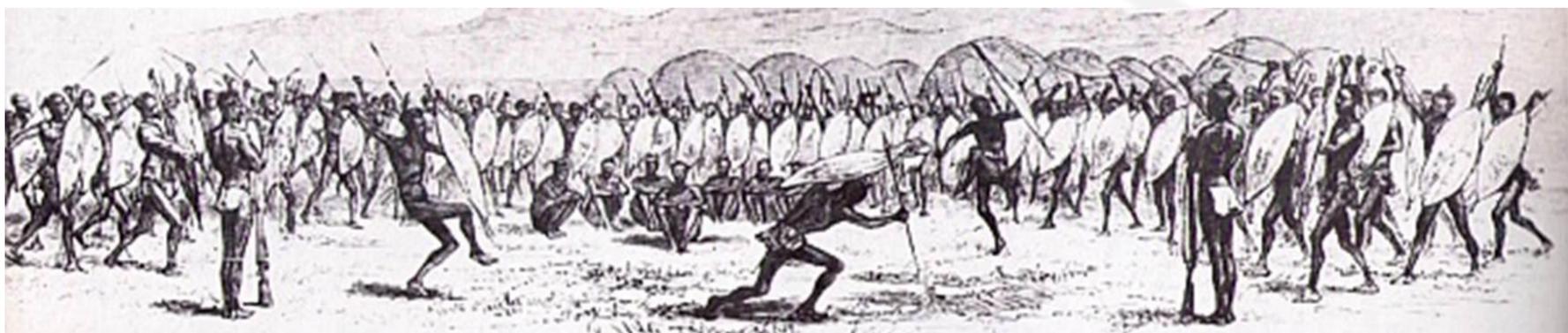
### Origines et premiers développements connus

On sait en fait peu de choses sur les origines du dlala 'nduku, et l'histoire de la discipline remonte le plus souvent avec l'arrivée au pouvoir de Shaka kaSenzangakona (1787-1828) plus connue sous le nom de Shaka Zulu connu pour avoir formé un vaste empire par les armes et avoir modernisé l'armée et les tactique des zoulous. Certaines histoires feraient remonter les origines de la discipline à un certain Amandela fils de Gumede dans les années 1670. Bien que l'on ne connaisse pas le lieu exact où il a vécu, la vallée Umhlatuze étant mentionnée mais son origine précise restant une énigme, il semblerait qu'il ait appartenu au clan nguni Ntunga. Amandela aurait d'ailleurs eu deux fils Qwabe et Zulu, dont le second donnera son nom au peuple zoulou. De manière plus générale, on admet cependant qu'il ait existé dans cette région géographique des formes anciennes de combat au bâton étant à l'origine du dlala 'nduku. Quoiqu'il en soit ces méthodes de combat au bâton devaient autant servir d'activités récréatives que d'entraînements pour les conflits à venir qui étaient alors de petites escarmouches peu organisées, sans réels mouvements de troupe tels des prises en

tenailles et autres. Il n'y avait de plus pas vraiment d'entraînement militaire à proprement parler, chaque homme s'entraînant seul dans l'attente du combat. Shaka Zulu changera fortement cette vision de la guerre et participera à l'essor du dlala 'nduku.

Shaka Zulu est certainement le roi le plus connu d'Afrique du Sud. Fils illégitime du chef de clan Senza Ngakona des zoulous (une fraction du peuple nguni lui-même issu des peuples bantous), il aurait été rejeté par son père selon certaines versions en même temps que sa mère, et trouva refuge chez les qwabe puis, suite à diverses querelles chez les bathwetwa chez qui il deviendra soldat, il serait alors devenu un guerrier connu tant pour ses prouesses martiales que son sens stratégique et tactique et deviendra le bras droit du souverain de ce peuple Dingiswayo. A la mort de son père, c'est le frère de Shaka qui prend le pouvoir, mais appuyé par son nouveau souverain, Shaka Zulu reprendra le trône de son aïeul par la force. Le nouveau souverain commencera alors à réformer son peuple et son armée pour en faire une machine de guerre jusqu'alors sans égale et commencera une politique de conquête n'hésitant pas à trahir son mentor et ancien souverain

*Quoiqu'il en soit ces méthodes de combat au bâton devaient autant servir d'activités récréatives que d'entraînements pour les conflits...*



Dingiswayo. Pour créer son empire il ne reculera devant rien n'hésitant pas à pratiquer la tactique de la terre brûlée, à ne faire aucun prisonnier et à tuer les femmes et les enfants de ses ennemis morts au combat si ces derniers refusent de se faire incorporer et d'abandonner toute leurs traditions et leurs langues. Il n'hésitera pas non plus à tuer systématiquement les vieillards des peuples vaincus. La terreur qu'inspirait son armée aurait été telle que de nombreux peuples de la région auraient choisi de fuir en attaquant leurs voisins au passage. A noter toutefois que certaines de ces fuites/attaques auraient commencé avant l'expansion de l'empire Zoulou. Parfois présenté comme un tyran même auprès de son propre peuple, il aurait été assassiné par son demi-frère.

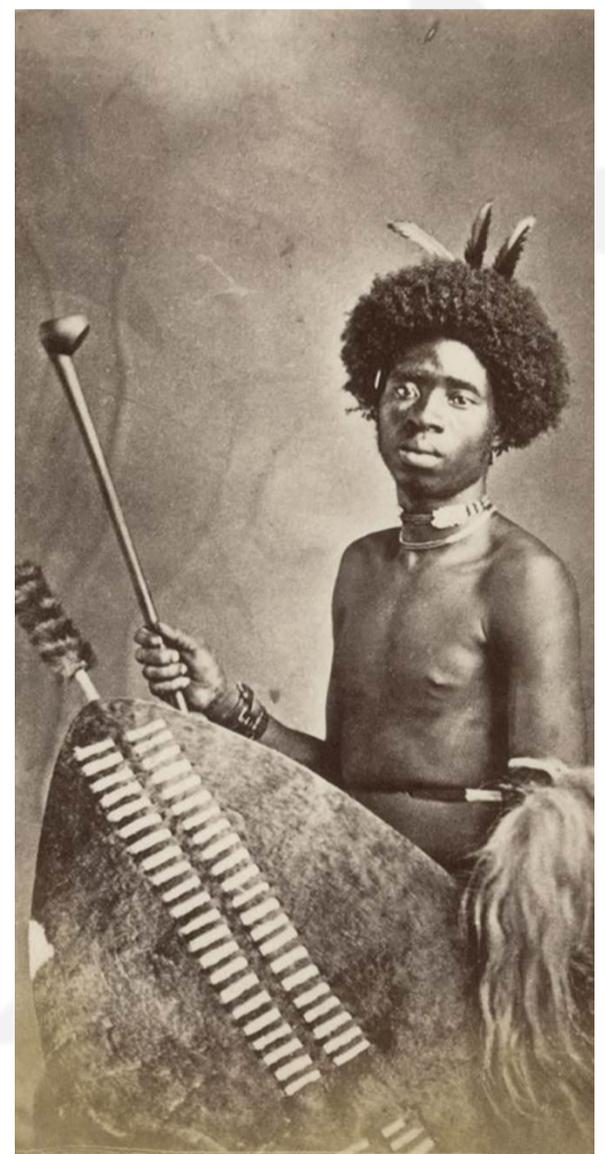
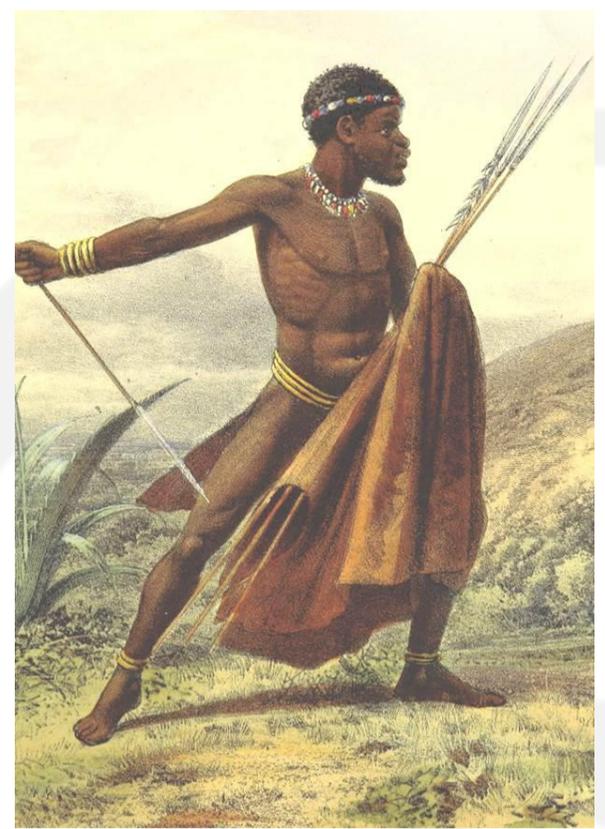
L'histoire veut que lors de son règne Shaka Zulu ait apporté de nombreuses innovations au sein de l'armée zouloue même si pour certains chercheurs elles auraient déjà plus ou moins existé avant ce dernier. Quoiqu'il en soit, parmi les apports de ce dernier on trouve entre autres le développement de réelles tactiques notamment par l'étude de formations comme la formation en tête de taureau, mais aussi le développement d'un nouvel assegai (lance) plus court avec une lame plus longue adaptée au combat à courte portée. Le développement de son armée se fit aussi par l'importance donnée à la discipline cette dernière étant inculquée dès le plus jeune âge. Dans ce contexte les combattants devaient maîtriser de nombreuses disciplines comprenant l'étude de plusieurs armes, mais aussi la danse et le dlala 'nduku servaient alors de moyen d'entraînement.

### Le dlala 'nduku durant la période pré coloniale

La pratique martiale restera longtemps après la mort de Shaka Zulu une pratique permettant aux soldats de s'entraîner en vue du combat qu'il s'agisse d'affrontement de masse ou de self défense. Les techniques étudiées dont découlent les techniques actuelles étaient donc celles des armes alors en vigueur dans l'armée zouloue. Parmi elles les principales armes étaient l'assegai courte et une forme de masse le knob-kerrie faite de bois. A noter que cette masse dont la forme était variable pouvait être utilisée autant au combat à courte distance que comme arme de jet. Quoiqu'il en soit le dlala 'nduku devant être une pratique d'entraînement, pour éviter toute blessure sa pratique se serait fait avec le manche d'un assegai à la place d'une arme réelle. En revanche selon toute vraisemblance l'une des particularités de cette époque est que les boucliers utilisés étaient les boucliers de guerre bien plus grands que ceux utilisés dans la discipline aujourd'hui.

Lors du règne de roi Cetshwayo (1836-1884) le combat au bâton devint aussi un moyen de régler les différends et disputes internes notamment au sein de l'armée. Encore une fois l'arme utilisée était selon toute vraisemblance le manche d'une assegai. De plus, dans ce cadre, la pratique se dotera de règles et d'un code de conduite très strict de manière à ne pas risquer la vie des participants. Il semblerait malheureusement que ces restrictions ne furent pas toujours suivies comme en 1877 lors de la fête des premiers fruits (UmKoshi) lorsqu'un conflit entre deux régiments de Cetshwayo aurait dégénéré. A cette époque on séparait les régiments composés d'hommes mariés et d'hommes non mariés. Il est dit que

*Les techniques étudiées dont découlent les techniques actuelles étaient donc celles des armes alors en vigueur dans l'armée zouloue.*





le régiment composé de jeunes hommes non mariés aurait manqué de respect envers son aîné et les tensions s'accroissant, elles auraient débouché sur un combat. Malheureusement l'un des participants aurait après une première défaite d'un membre de son camp utilisé une assegai disposant encore de sa lame lors du combat.

A noter que le règne de Cetshwayo sera marqué par quelques innovations sur le plan militaire qui influenceront sur la pratique du dlala 'nduku. En effet si le bouclier utilisé dans la discipline reste plus grand que nombre de ceux utilisés de nos jours, le roi aurait introduit un nouveau bouclier plus petit que celui

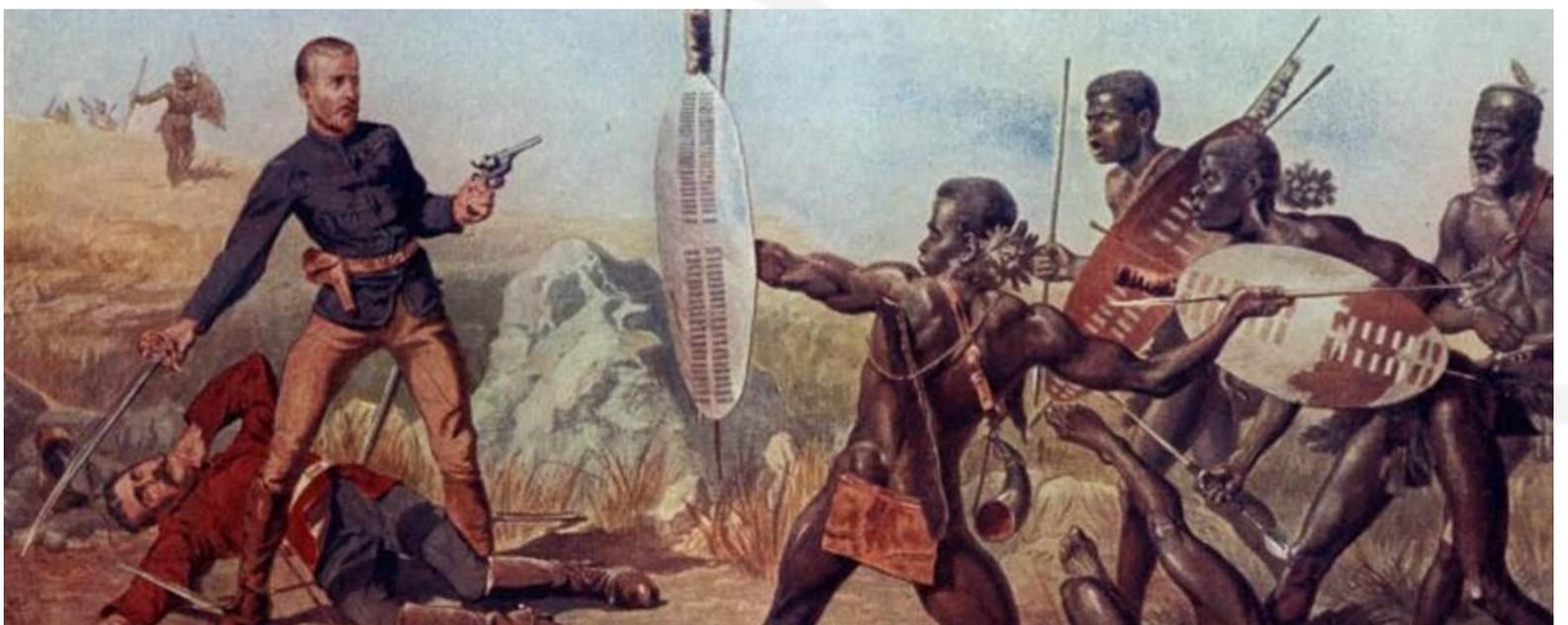
utilisé par ses prédécesseurs. De même, à partir de 1879 il semble que certaines formes de haches aient commencé à être utilisées au sein de l'armée zouloue. De plus, durant les règnes de Mpande (1798-1872) et de Cetshwayo, commença à se développer un trafic d'armes qui étaient pourtant considéré comme illégal par les gouverneurs blancs. Cependant ces armes n'auraient eu que peu de succès auprès de l'armée zouloue qui les voyait comme des armes de lâches puisqu'elle permettait à un couard ou un homme faible de tuer un brave guerrier sans avoir à faire face à ses attaques.

## Colonisation et indépendance: déclin et renouveau

### Colonisation et domination

Les zoulous furent confrontés aux occidentaux dès les années 1830. Tout d'abord, ils furent confrontés aux voortrekkers issus des boers (colons principalement d'origine néerlandaise mais aussi allemande et française). Ces colons originaires du Cap durent quitter les premières colonies pour des raisons qui sont assez débattues et se confrontèrent à plusieurs reprises aux guerriers zoulous. Il semble cependant que les guerriers ngunis évitèrent longtemps les conflits avec les occidentaux. A noter que ceci ne les empêchait pas d'avoir une très haute opinion d'eux même ce qui leur coûtera beaucoup lors de leurs conflits avec les anglais. Ce sera ce conflit menant à la guerre anglo-zouloue de 1879 qui signera la fin de l'hégémonie zouloue sur la région. Cette défaite mènera au déclin du royaume zoulou qui sera annexé en 1897 par l'empire britannique. A noter que c'est en 1910 que les colonies du sud de l'Afrique prendront leur indépendance pour devenir L'Union d'Afrique du Sud.

Les conflits avec les européens marqueront profondément les zoulous et auraient participé à un premier déclin du dlala 'nduku. En effet, ce qui faisait la force des zoulous jusque-là à savoir leur discipline de fer et leur capacité à travailler en formations n'était pas suffisante pour lutter contre un ennemi mieux armé et disposant de cavalerie. Ils durent ainsi s'adapter reprenant des techniques de guérilla. Ils durent aussi abandonner leur « médecine de guerre », un ensemble de rites, de purifications et de pratiques mystiques destinés à aider les soldats qui devaient se faire individuellement avant et après le combat. Cette pratique était devenue trop encombrante et peu adaptée à des guerres de mouvements, mais elles furent encore utilisées et sont encore occasionnellement utilisées de nos jours. Malgré ces changements tactiques il semble que la discipline continuera de jouer un rôle au sein du peuple zoulou notamment sous le règne du roi Dinuzulu (1868-1913). La discipline aurait entre autre joué un rôle d'ascenseur social puisque les officiers auraient été nommés en fonction de



*Ils durent aussi abandonner leur « médecine de guerre », un ensemble de rites, de purifications et de pratiques mystiques destinés à aider les soldats qui devaient se faire individuellement avant et après le combat.*

leurs prouesses martiales et que le meilleur combattant aurait eu le droit d'enseigner à l'héritier du trône. Il semble que malgré tout le rôle du combat au bâton devint de manière générale de plus en plus symbolique.

Avec la domination britannique puis la mise en place de l'apartheid en 1948, la discipline muta de nouveau. En effet, sous le régime ségrégationniste il fut interdit aux personnes de couleur de porter des armes à feu ou toutes formes d'armes traditionnelles. Ceci changea fortement la pratique de la discipline, cette dernière se pratiquant alors avec de simples canes de marche ou des parapluies. Il est aussi probable que cette interdiction soit aussi la source de disparition du bouclier dans certaines expressions de la discipline. A noter que des formes plus traditionnelles de cette pratique martiale continuèrent à être pratiquées dans certaines zones rurales du Kwazulu.

#### **Histoire récente de la discipline**

L'histoire récente du dlala 'nduku est marquée par deux grands mouvements. Tout d'abord on constate avant la fin de l'apartheid que la discipline se verra appropriée par certains groupes politiques comme expression de l'ethnie zouloue notamment par l'Inkatha Freedom Party fondé en 1975. La discipline sera alors reprise par ce groupement conservateur à dominante zouloue et sera mal connotée ce qui aura pour conséquence que plusieurs personnes prendront leurs distances avec cette dernière. Le dlala 'nduku aurait alors perdu les valeurs auxquelles il était attaché comme le contrôle de soi et le respect. Dans ce contexte de nombreuses personnes d'origine zouloue portant un bâton étaient regardées de manière suspecte comme une personne violente. Ceci engendra une disparition de la discipline dans certains lieux et aurait surtout survécu

dans les régions n'ayant pas connu de gros conflits politiques. A l'inverse, dans certaines régions, la discipline semble avoir plutôt bien survécu notamment dans certaines zones rurales où la discipline aurait survécu sous ces versions les plus traditionnelles. A ce titre de nombreux habitants d'Afrique du sud semble l'avoir étudié durant leur jeunesse à l'instar de Nelson Mandela si l'on en croit sa biographie officielle. Autre point important, la discipline est encore aujourd'hui comme par le passé exclusivement pratiquée par des hommes.

A partir des années 90, la discipline évolua dans un autre sens notamment dans certaines communautés de Johannesburg où le dlala 'nduku commencera à être enseigné comme un art martial. Bien qu'elle soit considérée comme une discipline sportive pour les jeunes, elle sera aussi pratiquée à des fins de démonstration pour les touristes. En parallèle, la discipline s'est aussi développée à un niveau plus professionnel certains combattants surnommés ishingas voyageant de ville en ville pour rencontrer les meilleurs combattants de la discipline. On trouve aussi plusieurs mouvements visant à faire de la discipline une pratique plus rentable notamment en organisant des combats libres ou chacun peut participer en payant, le gagnant pouvant gagner une certaine somme. Il n'existe cependant pas aujourd'hui de version unifiée du dlala 'nduku, cette discipline, son équipement et les conditions de victoire des combats pouvant varier d'un lieu à l'autre.



# Autour du poing

## Création d'arts martiaux et contexte culturel



L'un des points les plus intéressants concernant les arts martiaux est qu'à mon sens ils sont avant tout un produit culturel dans le sens où durant très longtemps et encore aujourd'hui ils sont façonnés par une culture et donc par un contexte économique, politique, historique, social, militaire... Bien qu'ils aient su s'adapter au fil du temps et de l'évolution et qu'ils se soient diffusés à travers le monde, ils restent marqués par leur culture d'origine. En effet aujourd'hui quand on enseigne une discipline, qu'elle soit japonaise, anglaise, brésilienne, thaïlandaise ou autre, on utilise le plus souvent les noms dans la langue du pays d'origine, une tenue « traditionnelle de ce pays » ou du moins traditionnellement rattachée à ce dernier. On y étudie indirectement certaines valeurs importantes et certains rituels culturellement importants dans le pays d'origine de ce dernier. De ce point de vue, les arts martiaux sont au même titre que la gastronomie ou la musique, un magnifique outil pour partir à la découverte d'autres cultures.

Depuis près d'un demi-siècle pour de nombreuses raisons comme de nombreux flux de populations accompagnant la fin de la période coloniale et les guerres qui s'en sont suivies, le développement des voyages touristiques à l'international pour une plus grande part de la population, l'arrivée d'internet permettant une plus grande communication entre les pays... l'exploration d'autres cultures est devenue plus simple et de nombreuses sociétés s'enrichissent de plus en plus au contact d'autres cultures. Cela donc permis non seulement l'arrivée de nombreux arts martiaux en Occident, mais aussi avec le temps le développement de nouvelles disciplines martiales qui sont aujourd'hui un peu difficile à cerner puisque développées dans un contexte culturel totalement différent de celui qui est enseigné dans la discipline. Ainsi par exemple un art martial culturellement du Japon, dont les grades, noms et rituels sont ceux des arts martiaux japonais mais qui serait créé par un occidental en occident est-il un art martial japonais ?

Avant tout il faut remettre les choses dans leur contexte, de très nombreuses disciplines, voire pour certains peut être toutes, ne sont pas « pures » culturellement. En effet, de très nombreux arts furent créés sur les bases de diverses cultures ou du moins furent influencés tout au long de leur histoire par des disciplines de culture très différentes. On peut par exemple citer l'angampora discipline endémique du Sri Lanka qui fut influencée par les disciplines indiennes, le lethwei, le kun khmer et la boxe thaï qui sont très

proches du fait des nombreux échanges culturels, guerres et flux de populations entre leurs pays d'origine. On peut aussi citer les arts martiaux chinois et les cultures okinawaïennes et japonaises qui ont forgé le karaté que l'on connaît aujourd'hui... tout ceci vient du fait que tout au long de l'histoire, les cultures et plus particulièrement les cultures de pays et régions voisines se sont fortement influencées quand bien même les relations furent belliqueuses.

Il y a toutefois un phénomène que l'on retrouve dans ces disciplines plus ou moins anciennes issues ou influencées par le multiculturalisme et ce sont celles qui nous intéressent ici. Ce phénomène est celui que l'on pourrait appeler l'appropriation culturelle. Ce phénomène est celui par lequel une culture ou un art martial réussit à s'approprié tout ou une partie d'une discipline d'une culture différente. Ceci peut se faire de manière plus ou moins grande et sur une plus ou moins grande échelle de temps. On peut citer pour exemple le taekwondo qui, à ses débuts, et qui est encore aujourd'hui en partie, une coréanisation du karaté, coréanisation qui a entre autre commencé par un passage d'une terminologie japonaise vers une terminologie coréenne puis par l'introduction de techniques issues de pratiques martiales locales. Cela peut aussi passer par un changement des techniques enseignées dans la discipline pour l'adapter à d'autres rituels ou à une autre vision culturelle. A ce sujet, on peut évoquer le taikiken japonais fondé sur les bases du yi quan chinois.

L'un des points intéressant concernant ces disciplines « orientales » créées par des occidentaux sur un sol occidental est qu'elles ne font le plus souvent pas l'objet d'aucune forme d'appropriation et sont donc créés hors du contexte culturel qui est leur socle. On peut par exemple citer en France le toreikan budo créé par Jean-Paul Bindel ou encore l'aikibudo de Alain Floquet. Le plus intéressant est que ces deux maîtres comme de nombreux autres étant dans la même situation, ont étudié avec un ou plusieurs maîtres étrangers et ont par conséquent une bonne connaissance des éléments culturels des éléments qu'ils mettent dans leurs disciplines. Autrement dit, cette non-appropriation n'est pas une simple paresse ou une volonté de tromper mais bien l'expression d'une volonté. Ces arts martiaux peuvent-ils être considérés comme des arts martiaux japonais ?

Au final, ce phénomène même s'il tend à rendre parfois très difficile la classification d'une discipline est particulièrement intéressant et est une expression de l'évolution de notre

monde où les cultures sont de plus en plus perméables. Au final qu'est ce qui fait l'origine d'un art martial ? Son appropriation culturelle ? L'origine et le milieu culturel de son fondateur ? De plus il ne faut pas oublier de mettre en parallèle de ces créations d'autres disciplines qui, elles, se créent en puisant dans de nombreuses disciplines issues de nombreux horizons culturels, puisant dans des techniques, langues et conceptions du corps parfois très différentes. Peut-on alors parler d'arts martiaux multiculturels ? L'origine des disciplines qui ont servi à le créer ? Bien que la question de l'origine d'une discipline soit assez peu importante du point de vue de la pratique et de sa valeur, elle n'en est à mon sens pas moins intéressante dès lors que l'on regarde les arts martiaux comme des produits de la culture.



# 白眉派宗師張禮泉



## Panthéon martial Zhang Liquan

Quoiqu'il en soit il semblerait qu'entre 1920 et 1930 Zhang Liquan ouvrira sa première école de bak meí quan et participera à de nombreux défis dont il sortira victorieux ce qui lui donnera le surnom de champion des 7 provinces.

Il est dit que son école eut un tel succès qu'au fil des années, il en ouvrira près de 18 dans le seul Guangzhou. Quoiqu'il en soit il se fera remarquer par les autorités et sera invité à enseigner dans de nombreux lieux comme l'école de police du Guangzhou, l'académie militaire Huangpu ou encore l'école d'arts martiaux du Guangdong et du Guangxi. Il rejoindra même en 1929 l'association d'arts martiaux chinois du Guangzhou.

# Zhang Liquan

Zhang Liquan aussi nommé Cheung Lai Chuen est le personnage le plus important de l'histoire du Bak mei quan. Parfois considéré comme un jeune révolutionnaire et parfois comme un nationaliste, les diverses histoires s'accordent sur le rôle central qu'il a eu dans la synthétisation voire dans la création du bak mei quan tel qu'on le connaît aujourd'hui.

## L'élève de trois maîtres

### Enfance et apprentissage du Lijia quan

Zhang Liquan serait né à Huiyang dans la province du Guandong au sein d'une famille de marchands. Bien que l'on retienne souvent l'année 1882 comme étant celle de sa naissance on avance parfois aussi 1880, 1884 et 1889. A noter qu'au vu de certains événements comme sa participation présumée à certaines révoltes aux alentours des années 1900, cette dernière année apparaît comme peu probable. Quoiqu'il en soit les divers récits de son histoire s'accordent sur le fait que son père serait mort très tôt après la naissance de Zhang Liquan qui sera dès lors élevé tant bien que mal par sa mère.

Très jeune, un événement changera le cours de sa vie lui permettant d'entrer en contact avec les arts martiaux et cet événement fut qu'il se soit cassé le bras. Étonnamment, il existe plusieurs théories à ce sujet, et si pour certains cela viendrait du fait qu'il se faisait parfois battre par d'autres enfants, ou simplement par accident, pour d'autres, son bras aurait été cassé par un oncle violent venu demander de l'argent à la mère de Zhang Liquan pour rembourser des dettes de jeu. Quoiqu'il en soit, sa mère l'enverra se faire soigner chez un docteur du nom de Lin Shi qui, lorsque Zhang Liquan aura 7 ans, lui apprendra quelques bases d'arts martiaux. A noter que Lin Shi n'était pas un maître d'arts martiaux, malgré tout il pratiquait le lijia quan et aurait principalement enseigné la forme shi zi quan (poings croisés) à son jeune patient puis plusieurs années plus tard l'encouragera à poursuivre l'étude de la discipline auprès de son propre maître.

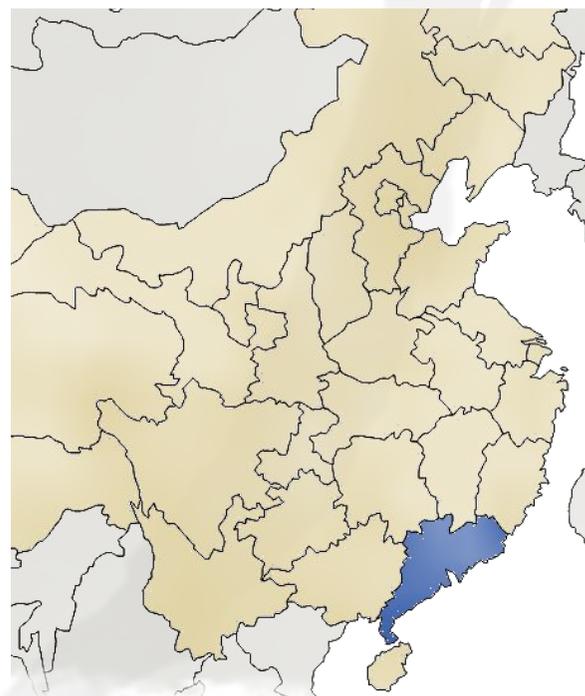
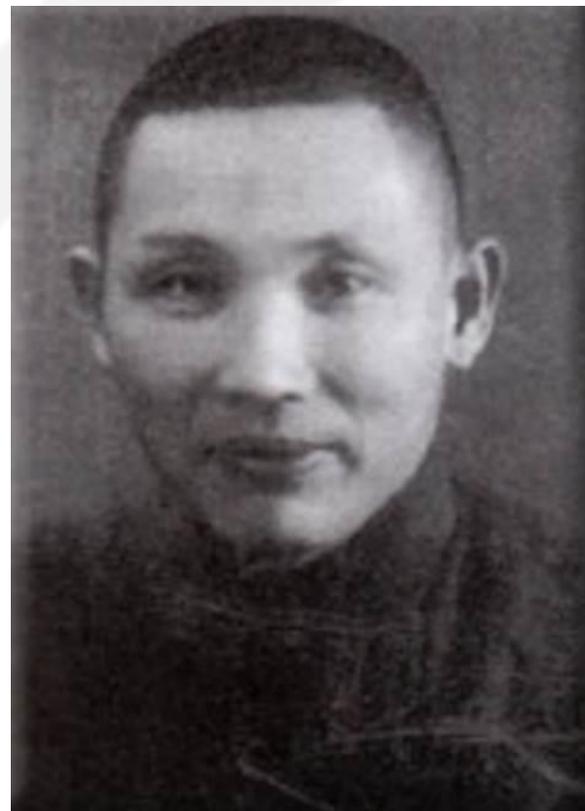
C'est à l'âge de 13 ans qu'il commencera vraiment une étude sérieuse du lijia quan auprès de maître Li Meng, maître de troisième génération, enseignant dans une école

locale. Bien que l'on ne sache pas exactement le temps que durera cette étude, il semble tout de même qu'elle durera jusqu'aux alentours de l'année 1900 et qu'elle marquera fortement Zhang Liquan.

A ce stade de l'histoire, on trouve plusieurs versions et si certaines ne parlent d'aucun événement particulier à la fin de sa période d'entraînement, d'autres avancent que la vie de Zhang Liquan à cette époque aurait été plus mouvementée. En effet, certains avancent qu'en 1900 le jeune homme aurait rejoint pour la première fois une société secrète du nom de Hing Zing Wui (ou société pour la régénération de la Chine). On ne sait pas grand-chose de cette dernière si ce n'est qu'elle n'était pas favorable à la dynastie Qing et prendra part à la révolte de Wai Chow qui commencera le 8 octobre 1900 et se terminera prématurément le 23 octobre de la même année faute de vivres et de munitions. Cet épisode serait alors selon cette version la première expérience de combat réel qu'aurait connu Zhang Liquan.

### Une étude auprès de deux autres maîtres

Ce serait vers 1900 ou peu de temps après que Zhang Liquan rencontrera le second maître qui marquera le plus sa vie. C'est en effet durant ces années qu'il étudiera le lin jia quan au sein de l'école Lin Jia Wu Guan auprès du fondateur de la discipline et de l'école Lin He ou Lam Hap. Cet enseignement le marquera aussi fortement que le précédent tant et si bien qu'il semble que l'on puisse retrouver l'essentiel des formes et principes du bak mei quan moderne dans le Lijia quan et dans le lin jia quan. Il est dit que Zhang Liquan obtiendra un très bon niveau dans cette seconde école et que durant un temps il enseignera à son tour le lin jia quan dans l'une des écoles de Lam Hap.



Guandong



Lam Hap



*Pour certains, le moine aurait pratiqué le bak mei quan hérité indirectement du moine Bak Mei, pour d'autres, il s'agirait d'une autre discipline.*

C'est à partir de ce point que les diverses versions de l'histoire se divisent le plus, car si pour certains aucun évènement majeur de la vie du maître n'aurait eu lieu avant les années 1920, pour d'autres, cette période de la vie du maître fut assez mouvementée. En effet, selon certaines versions ce serait vers 1908 que Zhang Lichuan se serait rendu dans le Guangzhou et qu'il aurait fait la rencontre d'un moine parfois au nom inconnu parfois nommé Lin Sang qui lui permettra de rencontrer son troisième maître. Il existe deux versions de cette rencontre. Selon la plus simple, il aurait tout simplement perdu contre Lin Sang lors d'un test d'arts martiaux. Il aurait alors cherché à trouver le nom de son maître durant un temps jusqu'à enfin le trouver. Selon une autre version il est dit que Zhang Lichuan avait l'habitude de fréquenter une maison de thé où les officiers manchous avaient l'habitude de maltraiter les habitants locaux à l'exception d'un moine. Intrigué par ceci il réussit après de nombreuses tentatives à nouer une sorte de relation d'amitié avec ce moine et à découvrir que ce dernier pratiquait les arts martiaux. Il est alors dit qu'ils firent quelques passes en privé et que toutes se résolurent par une victoire éclatante du moine. Le jeune Zhang Lichuan demanda alors au moine le nom de son maître avec insistance et sur une plus ou moins longue période avant que ce dernier n'accepte finalement de lui dire qui était et où se trouvait son maître. C'est ainsi que le jeune pratiquant se rendit au temple Gwong How où il fit la connaissance du moine Chuk Fat Wan ou Du Fa Yun.

Il est dit que le moine fut au début très réticent à apprendre son art martial à

Zhang Lichuan. Cependant, il aurait fini par accepter. L'enseignement qu'aurait reçu le maître de bak mei quan à cette époque reste très mystérieux. Et si tous semblent plus ou moins s'accorder sur le fait qu'il aurait étudié durant trois ans, le contenu de ce qu'il a étudié reste mystérieux. Pour certains, le moine aurait pratiqué le bak mei quan hérité indirectement du moine Bak Mei, pour d'autres, il s'agirait d'une autre discipline. A noter que pour d'autres encore, le moine n'aurait tout simplement pas existé et s'il est possible que Zhang Lichuan ait eu un autre maître à cette époque, Chuk Fat Wan est une pure invention. Rappelons que d'autres versions de l'histoire estiment que la rencontre avec ce moine ne se fit pas avant de nombreuses années et qu'aucun évènement vraiment notable n'a eu lieu avant 1920.

A ce stade et dans cette version du récit on trouve une nouvelle division. Selon l'une des versions il aurait en 1911 à l'issue de son entraînement décidé de rejoindre une autre société secrète du nom de Tong Mang Wui et participera au second soulèvement du Guangzhou qui lui aussi déboucha sur une défaite des insurgés. Zhang Lichuan serait alors parti pour Jiangmen où ses capacités en arts martiaux lui permirent de se distinguer notamment dans le rôle d'assistant d'un détective local. Ce serait d'ailleurs suite à un affrontement qu'il aurait ouvert sa première école qu'il fermera quelques années plus tard. Une autre version veut qu'à l'issue de son entraînement il ait rejoint son oncle et travaillé pour le gouvernement au sein du département du sel du comté de Gongmun. Là, il aurait fait la preuve de ses compétences en arts martiaux notamment dans diverses

confrontations avec des contrebandiers, le sel étant une denrée très prisée à cette époque. Ce serait aussi selon cette version à cette époque qu'il aurait commencé à enseigner à quelques-uns de ses collègues.

## Une discipline au succès mitigé

### Une réussite dans le Guangzhou

Quelle que soit la vérité à propos de ce qui eut lieu entre l'entraînement du maître au Lin jia quan et 1920, les diverses sources s'accordent pour dire que c'est aux alentours de cette année qu'il se serait rendu dans le Guangzhou. Là-bas il connaîtra un certain succès dans le milieu des arts martiaux et sera surnommé avec l'un de ses amis Lam Yiu Quai l'un des trois tigres de la rivière de l'est. A noter que Lam Yiu Quai sera entre autres connu pour avoir vaincu un champion de boxe international de la catégorie poids lourd lors d'un combat qui fut très serré.

C'est à ce stade du récit que l'on trouve de nouvelles variations, puisque si pour certains le maître continua à gagner progressivement en notoriété, pour d'autres, c'est à cette époque qu'il aura l'occasion d'étudier avec son troisième maître. Selon cette version de l'histoire Zhang Liquan aurait eu un incident dans une maison de thé avec un moine qui se serait soldé par un affrontement entre les deux hommes. Comme dans les autres versions de cet événement, Zhang Liquan fut vaincu facilement, découvrit qui était le maître du moine et étudia avec ce dernier durant trois ans, devenant alors un combattant accompli.

Quoiqu'il en soit il semblerait qu'entre 1920 et 1930 Zhang Liquan ouvrira sa première école de bak mei quan et participera à de nombreux défis dont il sortira victorieux ce qui lui donnera le surnom de champion des 7 provinces. Il est dit que son école eut un tel succès qu'au fil des années, il en ouvrira près de 18 dans le seul Guangzhou. Quoiqu'il en soit il se fera remarquer par les autorités et sera invité à enseigner dans de nombreux lieux comme l'école de police du Guangzhou, l'académie militaire Huangpu ou encore l'école d'arts martiaux du Guandong et du

Guangxi. Il rejoindra même en 1929 l'association d'arts martiaux chinois du Guangzhou. Ceci lui permettra d'avoir de nombreux élèves notables notamment le lieutenant général Got Siu Wong qui pour certains aurait eu une influence plus ou moins importante sur le développement du bak mei.

### Zhang Liquan durant les troubles

La fin des années 1930 et les événements faisant suite à la seconde guerre mondiale auront de lourdes conséquences pour le Guangzhou, et si certaines versions de l'histoire de Zhang Liquan ne parlent pas d'une éventuelle implication dans ces événements, pour d'autres, il y aurait pris une part active.

Pour ce qui est de la seconde guerre sino japonaise ayant eu lieu entre 1937 et 1945, certaines versions racontent que le maître aurait rejoint la guérilla cherchant à lutter contre l'envahisseur japonais et à ce titre se serait mis au service du Lieutenant-colonel Leung Gwai Ping. Cependant, il semblerait qu'à cette époque le rôle de Zhang Liquan ne fut pas de combattre mais plutôt de former les soldats au combat et notamment à l'utilisation de certaines armes. Il aurait occupé ce poste pour une durée indéterminée. Cette guerre se terminera avec la seconde guerre mondiale et la défaite du Japon et laissera la Chine divisée et dans le pays de nombreux combats auront lieu entre des groupements nationalistes et communistes.

Si certaines versions de l'histoire du maître de bak mei quan s'arrêtent ici, d'autres avancent qu'il aurait joué un rôle dans cette nouvelle période de trouble. En effet, à cette époque il semblerait que le général Got Siu Wong voulut créer des services secrets et un réseau d'espionnage et ce en se basant sur diverses sociétés secrètes et triades.

*Quoiqu'il en soit il semblerait qu'entre 1920 et 1930 Zhang Liquan ouvrira sa première école de bak mei quan et participera à de nombreux défis dont il sortira victorieux ce qui lui donnera le surnom de champion des 7 provinces.*





Ce réseau qui prendra le nom de Hong Fa Shan avait pour principale tâche d'aider le parti nationaliste à lutter contre le parti communiste. Il est dit que Got Siu Wong demandera à son maître Zhang Liquan de l'aider en enseignant le bak mei quan aux hommes de ce groupe. Selon cette version de l'histoire qui donne souvent l'image d'un maître de bak mei quan favorable au pouvoir en place et n'ayant pas participé à un quelconque mouvement de révolte, Zhang Liquan accepta ce qui lui aurait porté préjudice par la suite.

#### La fin de vie du maître

En 1949, suite à la victoire de Mao Zedong et du parti communiste, Zhang Liquan à l'instar de plusieurs maîtres d'arts martiaux comme Yip man fuit vers Hong Kong. S'il semble que plusieurs maîtres aient attendu un certain nombre d'années avant de fuir la Chine, la fuite du maître de bak mei quan pourrait s'expliquer par l'hypothèse selon laquelle il aurait participé au mouvement nationaliste. Il aurait alors logiquement cherché à fuir toutes représailles. Quoiqu'il en soit, il rejoignit Hong Kong avec trois de ses fils Zhang Bingfa, Zhang Bingseng et Zhang, ses autres enfants restant en Chine avec sa famille. Avec eux, il

aurait réussi à bien implanter la discipline à Hong Kong et à avoir de nombreux élèves.

Il existe cependant une certaine controverse concernant le succès de la discipline notamment à cette époque. En effet, de nombreux élèves de Zhang Liquan qui étaient membres du Hong Fa Shan arrivèrent eux aussi à Hong Kong et leur société sera renommée 14K Triad. Ils se seraient alors adonnés à toutes sortes d'activités répréhensibles n'hésitant pas à utiliser les techniques du bak mei ce qui donnera mauvaise réputation à la discipline et aurait freiné sa propagation et le fait que durant longtemps Zhang Liquan continua à enseigner à ses élèves n'arrangea pas les choses. Il semble malgré tout que le maître de bak mei quan finit par couper les liens avec certains de ses élèves et sur sa fin de vie une nouvelle génération de pratiquants moins moralement répréhensibles émergea.

Quoiqu'il en soit c'est en automne 1964 que Zhang Liquan rendit l'âme d'une maladie et du fait de son état de santé détérioré.

# Piliers martiaux

## Vitesse, puissance et précision

Une technique rapide, puissante et précise est l'idéal recherché par de nombreux pratiquants. Mais sa réussite demande souvent une longue pratique avec parfois un résultat plus ou moins valable, notamment à cause de nos croyances dans la pratique (ou nos illusions) et un entraînement pas forcément adapté à cette recherche. Ce qui nous enlève généralement la justesse du corps au moment de l'exécution technique.

### La forme du corps

Une forme de corps juste est souvent la condition essentielle à la réussite technique, notamment pour les projections et les clés articulaires. Or, on voit souvent celles-ci passer au second plan lorsque les pratiquants recherchent de la vitesse dans l'exécution. Pourtant c'est cette forme de corps (placement et position de celui-ci, notamment des hanches) qui permet d'être le plus efficace. Aussi, il faut apprendre à ne pas sauter les étapes et savoir « prendre son temps » dans le travail technique.

La forme de corps doit être mémorisée par les muscles et les tendons afin qu'elle devienne « inconsciente » et automatique, surtout lors des enchaînements qui demandent énormément de vitesse ; comme en Dim Mak où une même main effectue deux ou trois frappes en une fraction de seconde sans perte de puissance. Pour cela, l'idéal est de travailler lentement, voire très lentement...

Ce travail, fastidieux et souvent négligé (considéré comme inutile) par nombre de pratiquants (débutants ou avancés) est pourtant essentiel pour qui veut non seulement avoir un mouvement juste

### La vitesse d'attaque

Le travail de la vitesse commence par la recherche de petits détails techniques au travers duquel celle-ci devient plus rapide. Cette recherche de la vitesse est essentielle dans l'apprentissage des arts traditionnels car plus la vitesse est grande, moins la force a d'importance ce qui permet d'avoir des techniques plus puissantes sans avoir recours à une force excessive. Il convient alors à chacun de rechercher par lui-même ce qui peut rendre ses techniques plus rapides sans toutefois négliger la

mais aussi aller vite. Cette lenteur dans le travail permettra de vous faire gagner du temps dans votre progression, drôle de contradiction pour notre société où tout doit aller vite... En effet, le fait de travailler lentement en prenant conscience de chaque mouvement musculaire de notre corps tout en concentrant notre intention dessus (en travaillant étape par étape) permet à notre subconscient de mémoriser plus facilement les enchaînements et les groupes musculaires mis en action. Et donc de garder une forme de corps adéquate durant l'exécution de la technique lorsque l'on effectue le mouvement à vitesse réelle, et ceci sans perte de puissance car le corps entier travaille dans le mouvement. Aussi, arrêtez de croire que le travail en lenteur (comme en Taichi) est nuisible à la vitesse, c'est un préjugé qui porte tort à notre évolution martiale. De plus, il a déjà été démontré qu'un pratiquant qui s'exerçait toujours lentement était capable d'autant de vitesse qu'un pratiquant qui travaille à vitesse réelle, mais avec souvent une forme de corps plus juste : donc plus de puissance jusqu'à la fin de l'enchaînement.

technique en elle-même (forme de corps, position...) tout en sachant que le relâchement musculaire est la première étape dans le travail de la vitesse.

D'ailleurs, dans cette recherche de la vitesse, il est bon d'assouplir le corps afin de faciliter non seulement le relâchement musculaire, mais aussi la mobilité de celui-ci. Et pour ce qui est de la musculature, lorsque l'on recherche trop à la développer, on

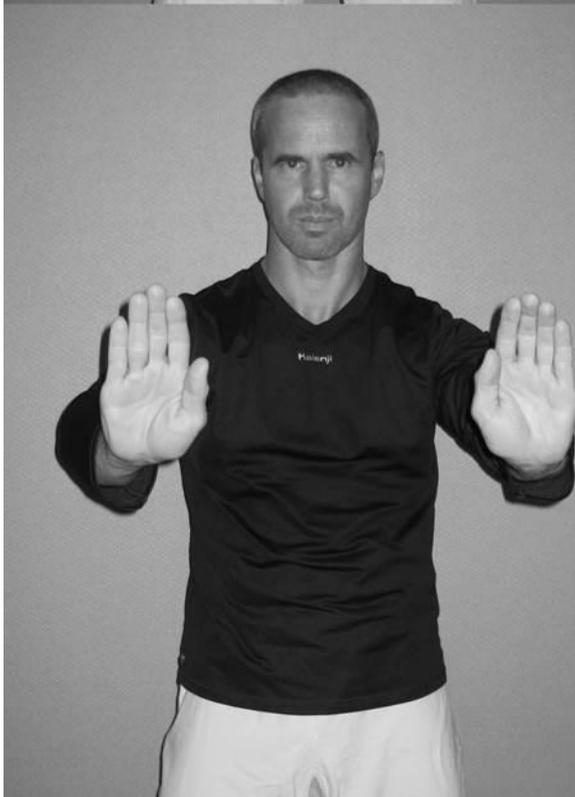
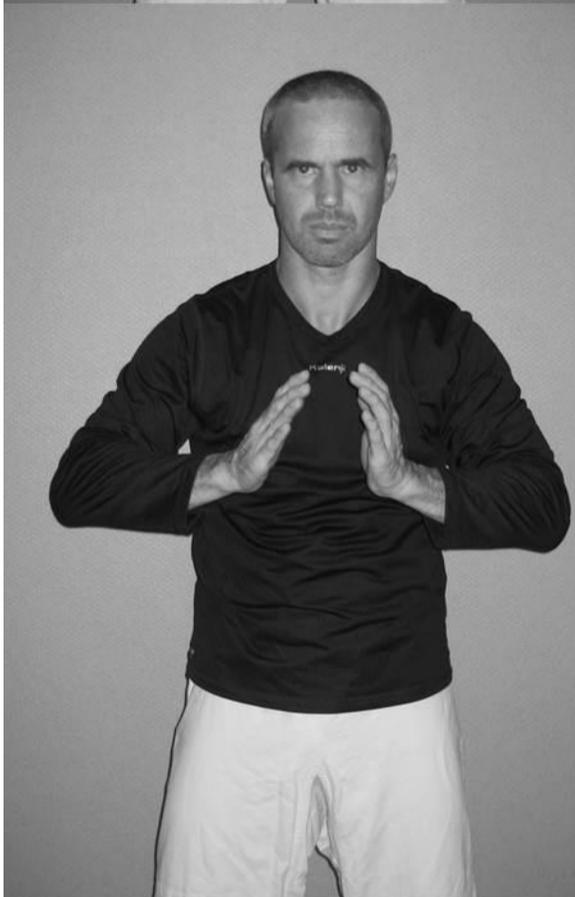
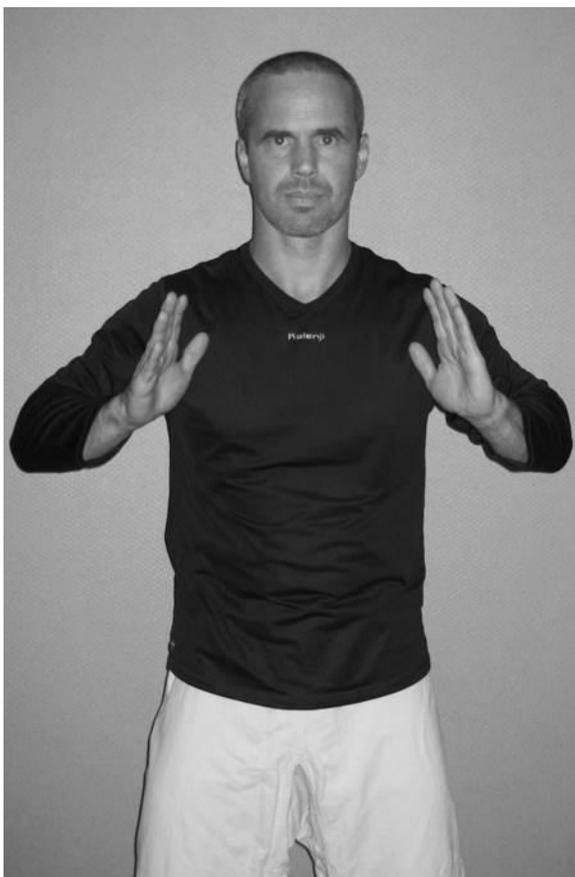
### A propos de l'auteur



Loïc Blanchetête a pratiqué les arts martiaux et plus particulièrement l'aspect traditionnel du judo ainsi que le jujutsu. Membre du FIPAM (Fond International pour la Préservation des Arts Martiaux), il est

entre autre l'auteur des livres « Judo les techniques oubliées », « Judo Okuden, les secrets de l'efficacité » et « Kage Judo, application martiale du Judo »





Travail isométrique.

réduit notre vitesse et notre capacité de mouvement. Pour ça, il est préférable de se muscler à la fois par la pratique de nos techniques mais aussi en renforçant les muscles profonds de notre corps. Bien sûr, vous n'aurez pas la même « plastique » que si vous soulevez des altères, mais il faut choisir votre Voie : soit vous avez la peau du tigre, soit vous avez ses os (d'après un adage chinois).

Un exercice de musculation complémentaire qui n'entrave en rien la pratique martiale est la musculation isométrique, car dans ce type de travail il n'y a pas de raccourcissement des fibres musculaires. De plus, ce type d'exercice, qui se fait sans aucun matériel, sollicite la totalité des tissus musculaires avec un effort qui atteint une intensité maximale et qui produit une forte dépense d'énergie. C'est d'ailleurs ce type d'exercice de renforcement musculaire que l'on retrouve dans les exercices chinois du « Guerrier de pierre ».

Pour finir sur la vitesse, voici un extrait d'un enseignement de Juichi Watanabe, 8e Dan de Judo, paru dans la revue Judo Kodokan de Mars 1952 :

*« Nous nous mouvons librement grâce à l'action des nerfs moteurs qui font se contracter les muscles et ainsi mouvoir le squelette. Le centre cérébral juge l'excitation reçue et envoie l'ordre correspondant au nerf moteur.*

*Celui-ci y répond en agissant sur le muscle voulu, et le corps fait le geste nécessaire. Mais entre le moment où le nerf sensoriel reçoit l'excitation et celui où le squelette commence à se mouvoir, il s'écoule un certain temps.*

*On peut diminuer ce laps de temps en s'habituant à recevoir l'excitation. Et plus on s'y entraîne plus l'intervalle*

*...dans cette recherche de la vitesse, il est bon d'assouplir le corps afin de faciliter non seulement le relâchement musculaire, mais aussi la mobilité de celui-ci.*

## La précision

Un coup, ou une technique, rapide et puissante qui aboutit dans le vide est inutile, c'est pour cela qu'il ne faut pas non plus négliger la précision dans le travail technique. Mais cette précision varie en fonction de nos objectifs :

Pour les projections, il faudra accentuer le travail de placement du corps par rapport à l'adversaire afin de pouvoir projeter celui-ci avec un minimum de

*devient court. Ainsi la réaction devient très proche d'une réaction réflexe et nous en venons à agir sans action de notre volonté.*

*D'autre part, si l'action est simple, l'excitation n'est pas transmise au cerveau et l'ordre est envoyé directement au nerf moteur par les ganglions spinaux périphériques.*

*Le temps précédent la réaction varie suivant la forme de l'excitation, le degré d'entraînement et la condition physique.*

*En outre, pour prendre une position défensive, il faut tenir compte du temps que met le corps à se mouvoir. Et si nous sommes en mauvaise posture en attitude pour respirer librement, il nous sera très difficile de prendre très rapidement la posture voulue.*

*On appelle « Suki » (moment d'inattention), le moment où l'adversaire peut percevoir notre intention de prendre la posture défensive. De même, il y a « Suki » si notre réaction – bien que brève – est néanmoins plus lente que l'attaque de l'adversaire.*

*Cependant, par un entraînement suivi, on peut ramener le cas d'excitations complexes au cas d'une excitation simple. De plus une personne qui garde son sang-froid peut à la fois surveiller son adversaire, se surveiller soi-même et réagir rapidement et efficacement au moindre mouvement de l'autre sans avoir à surveiller spécialement chacun de ses gestes.*

*C'est pourquoi nous devons nous entraîner à attaquer et à nous défendre par simples mouvements réflexes. »*

force, voir même avec une seule main.

Pour les étranglements et les clés articulaires c'est le placement des mains qui est essentiel.

Pour les coups frappés, l'objectif est d'atteindre les points vitaux du corps adverse avec précision et suivant l'angle adéquat.

Chacune de ces techniques doit être travaillée de façon évolutive, progressivement. Par exemple, pour un coup il ne faut pas seulement dire je dois frapper là ou là ! Car le moment venu il y a peu de chances que cela fonctionne comme on le souhaite puisque le subconscient n'a pas été entraîné à ça. Il faut donc passer par plusieurs étapes :

1ère étape :

Connaissance anatomique du corps : quand est-ce que l'adversaire est en position de déséquilibre, dans quelle direction... Sur quelle zone je dois appuyer pour effectuer un étranglement respiratoire, sanguin, nerveux... Sur quel point je dois frapper, dans quelle direction, pour avoir tel ou tel effet...

C'est la base, le plus important pour avoir de l'efficacité martiale. Pour cela n'hésitez surtout pas à vous faire des fiches de travail, car lire une planche sur les points vitaux ne doit pas vous empêcher de faire vous-même vos propres planches que vous complétez

au fur et à mesure de votre apprentissage. D'ailleurs, si vous avez un bon partenaire n'hésitez surtout pas à lui écrire dessus afin de trouver les points en 3D...

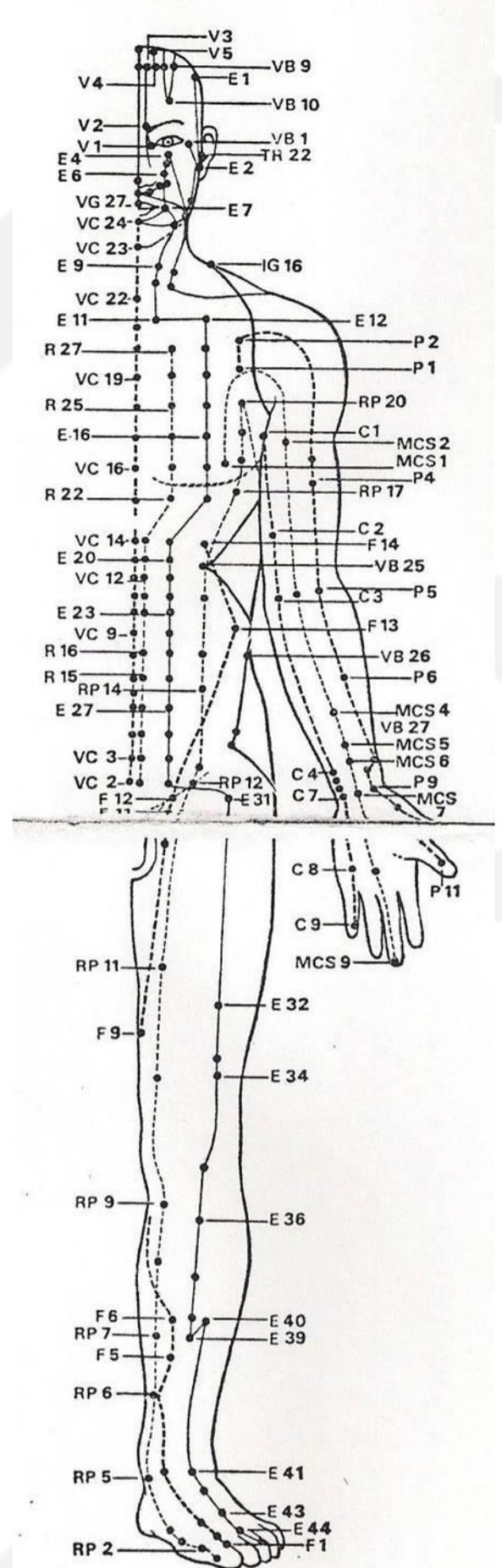
2ème étape :

Répétition technique avec un partenaire (pour les projections, clés, étranglements) ou un mannequin (pour les coups), en prenant le temps de commencer lentement...

3ème étape :

Une fois l'ensemble acquis, travail à vitesse réelle, en déplacement avec un partenaire. On portera complètement chaque technique, à part les coups qui devront s'arrêter au plus près de la cible. Après viennent les mises en situation, les combinaisons...

Loïc Blanchetête



## Interview de Lionel Lebigot



Pour ce numéro j'ai eu l'opportunité d'interviewer Lionel Lebigot un pratiquant connu de karaté et de kobudo parti étudier au berceau de ces deux disciplines, Okinawa.

**Bonjour Lionel Lebigot, un grand merci de nous accorder cette interview. Avant tout pourrais-tu te présenter pour nos lecteurs qui ne te connaîtraient pas encore ?**

Bonjour. Je pratique le karaté depuis 1987, le kobudô depuis 1989. Je suis shidô'in (instructeur) au dojo Kôdôkan (Matayoshi karate (tôde)/kobudô). J'organise des séjours martiaux à Okinawa (réservation d'hôtel, mise en contact avec des dôjô, visites « martialo-touristiques ») afin de faire découvrir le contexte, martialement riche, et le pourquoi dans lequel les arts de combat d'Okinawa ont vu le jour.

**Qu'est ce qui t'a amené à la pratique du karaté ?**

Un besoin de rééducation physique suite à une grave maladie qui m'a tenu un an cloué à mon lit d'hôpital. Le karaté fait travailler tant les membres supérieurs qu'inférieurs et mon esprit fougueux m'attirait vers ce genre de pratique, même si en ces temps, ma fougue était reléguée au second plan.

**Peux-tu nous parler de tes premières années dans la discipline ?**

J'ai commencé le karaté par le style shôtôkan, qui m'a amené beaucoup de positif, l'année suivante j'ai commencé le kobudô, puis j'ai bifurqué sur le gôjû-ryû, tout en poursuivant l'étude du kobudô.

**Par la suite tu es parti à Okinawa qu'est ce qui a motivé ce choix ?**

La curiosité, l'envie de découvrir la culture dans laquelle le karaté s'était développé. Dès le début, des choses m'avaient parues « étranges » à notre

culture et j'aimais tellement la discipline que plutôt que de la rejeter, j'ai fait le choix d'aller voir (boire) à sa source. Dès les premiers instants, j'ai su que j'avais fait le bon choix.

**Comment s'est passé ton étude dans l'archipel ?**

Dès mon premier contact, j'ai pris « une magistrale baffe culturelle », la mentalité des gens dans et hors dôjô étaient si différentes. J'étais aux anges, je me sentais bien ! C'était dur, surtout en raison de la chaleur humide, mais je me sentais bien ! J'avais vraiment envie de m'entraîner.

Le gôjû-ryû que j'avais pratiqué en France, sous la direction de Oshiro Zen'ei m'avait déjà donné une autre dimension du karaté, mais sur place, j'en voyais encore une autre dans le dôjô de Higa Seikichi. Pour le kobudô, ce fut la même chose. Ma rencontre avec Matayoshi Shinpô fut vraiment un déclic. Dans son dôjô, aux heures de cours, il supervisait plus qu'il n'enseignait, laissant ce soin à ses élèves haut gradés.

Pour autant, la première année, ce ne fut qu'une simple rencontre, enrichissante, mais une simple rencontre. Ce n'est que lors du deuxième séjour que les rapports se sont faits plus étroits. Je revenais et pour lui, cela voulait dire que je m'investissais dans la pratique. Matayoshi était particulièrement sensible à ça. Petit à petit, le rapprochement amena des entraînements plus personnels, non seulement avec Shinpô sensei, mais aussi ses derniers proches disciples :

*Dès mon premier contact, j'ai pris « une magistrale baffe culturelle », la mentalité des gens dans et hors dôjô étaient si différentes. J'étais aux anges, je me sentais bien !*



Gakiya Yoshiaki, Yamashiro Ken'ichi, Kamura Kôshin, Ishiki Hidetada.

Le kobudô prenait une dimension profonde. Mais surtout, son karaté, le kingai-ryû, que j'avais entraperçu lors d'une démonstration d'Oshiro Zen'ei commençait à se dévoiler. Le kingai-ryû met véritablement l'accent sur le fouetté du corps. Chaque articulation, les muscles, tendons et ligaments participent au mouvement. Les déplacements et les changements d'axes sont légers, rapides, tout en restant fermes, le poids du corps est le plus souvent, possible porté sur l'avant, à l'image du sprinter. Les frappes doivent être les plus rapides possibles et pour cela un grand travail préparatoire vise à la relaxation du corps. Les amenés au sol font toujours suite au déséquilibre de l'adversaire. Bien sûr, les attaques visent les points sensibles, ou que l'on rend sensibles, par exemple par l'insertion des ongles dans la chair.

Les applications se font souvent contre deux (ou plus s'il y a suffisamment de participants) adversaires et les attaques adverses ne se font pas sur un pas, mais « à distance de conflit. » Ceci dit, le style envisage que la première attaque adverse réside souvent dans l'attitude de l'agresseur.

Dans sa forme et dans son utilisation du corps, le kingai-ryû est vraiment très différent des autres styles de karaté. D'après un ami qui pratique le « kung-fu » de la grue blanche Chinoise, nous sommes beaucoup plus proches d'eux que du karaté.

**Une question que l'on se pose souvent est ; y a-t-il une grande différence dans la manière d'enseigner entre Okinawa et la France ?**

A Okinawa, il y a peu d'explications, beaucoup de répétitions. En France,

c'est souvent le contraire. Mais, j'ai remarqué que ça change, ici. Les occidentaux demandent, posent des questions, sur le pourquoi et le comment. C'est une bonne chose, c'est une preuve d'intérêt. Les Okinawaïens se posent les questions avant de les poser et souvent perdent du temps, mais ce temps n'est pas vraiment perdu. Leur réponse rentre plus dans leur corps. Quand j'ai commencé l'art martial, ici, c'était comme ça et finalement, j'aime mieux : je trouve la réponse qui convient à mon corps, bien sûr, tout en gardant « la substantifique moelle. »

**Comment le karaté est-il perçu à Okinawa ?**

Comme en France, comme un sport, un loisir.

**Où en es-tu dans ta pratique aujourd'hui ?**

J'explore ce que mes sensei m'ont enseigné, je cherche, ce qui fait que je sors des schémas scolaires. Au Kôdôkan (Matayoshi-dôjô) on me laisse suffisamment de temps pour que je cherche par moi-même et après, je retourne vers les sensei et senpai, leur montrer ce que j'ai trouvé. Jusqu'à maintenant, j'ai plus de retours positifs que négatifs. Preuve que je suis sur la bonne voie, je suis shido'in (instructeur assistant) au Kôdôkan et quand des étrangers viennent, j'en ai la charge. Régulièrement, les étés, des gens venus pour s'entraîner dans leur dôjô respectifs demandent à venir au Kôdôkan, je dois alors leur faire découvrir les spécificités du kobudô Matayoshi.

**Karaté et kobudo sont vus comme deux pratiques complémentaires, de ton point de vue comment sont-elles liées, et faut-il en étudier une avant l'autre ?**





Les deux sont liées, mais je pense que le kobudô devrait être pratiqué en premier. Le maniement des armes remplace largement et avec bonheur toute musculation. Travailler avec une arme, son poids, son inertie, le déséquilibre qu'elle entraîne permet d'optimiser l'unité de toute la chaîne musculaire du corps et la proprioception. Et cela, aucune machine de musculation ne pourra le remplacer.

**De manière générale que penses-tu de l'état actuel du karaté ?**

Je n'aime pas le karaté qu'on donne à voir, même à Okinawa.

**Beaucoup de personnes sont en faveur d'un développement encore plus compétitif du karaté notamment grâce à l'olympisme. Que penses-tu justement de cette compétition ?**

Je ne suis pas sûr que ça apporte plus de bien que de mal. Mais je suis assez éloigné de ce monde, même si je suis juge kata et si, un jour, je dois participer à une compétition, ce ne sera que pour l'image du dôjô.

**Si tu le veux bien passons à des questions plus générales. Comment définirais-tu la notion d'art martial ?**

Pour ce qui nous occupe, l'excellence dans la bagarre. Ce qui ne s'arrête pas à cogner. Loin de là, en tout cas, si on s'y investit. Ça concerne aussi la stratégie, la pensée, tout un système cognitif pour la bonne prise de décision et savoir s'il

faut prendre telle ou telle décision. L'avant, le pendant et l'après de l'action. Mais c'est sûr que dans le feu de l'action, on n'y pense pas.

**Pour toi quel est l'utilité d'étudier les arts martiaux aujourd'hui ?**

Se faire plaisir, quelle que soit la direction des arts martiaux qu'on pratique.

**Que penses-tu du MMA ?**

J'aime bien, sauf les règles, autres que celles de mon bon sens. J'aime bien, sauf la compétition, mais leur entraînement me plaît beaucoup. De manière générale, je n'aime pas regarder de compétition, par contre j'aime regarder des entraînements, où on fait de la compétition contre soi.

Une dernière question. Quel conseil donnerais-tu aux pratiquants d'arts martiaux dans leur ensemble ?

Entraînement et réflexion.

Troisième film d'une série pour le moment composée de trois films traitant de la vie du célèbre maître de wing chun, le film était pour ma part assez attendu. Après un premier film excellent et un second d'une très bonne facture bien que moins bon, j'attendais comme nombre d'autres, beaucoup de ce film.

Ne tournons pas autour du pot je dois avouer avoir trouvé ce troisième film plutôt moyen. Précisons que pour une fois j'ai vu le film en VF et que les doublages étaient mauvais et n'aidaient pas du tout à rester dans le film. Quoiqu'il en soit, hormis les doublages le film a à mon sens plusieurs écueils, le principal est qu'il se perd dans de nombreuses intrigues dont plusieurs, comme celles autour de la femme d'Ip man, ou les rares interventions avec Bruce Lee, sont assez dispensables et font sortir de l'intrigue principale du film. L'autre grand problème est que l'intrigue principale du film est en fait divisée en deux et aurait clairement pu être traitée dans deux films différents. L'impression qui s'en dégage est qu'à la fin du film on a l'impression que seule l'une des intrigues est vraiment bouclée l'autre semblant complètement abandonnée. Ceci est d'autant plus problématique car le combat contre « le grand méchant », celui qui aurait dû à mon sens clore le film, est en fait l'avant dernier combat et non le dernier. Autre point négatif, comme souvent, les personnages sont pour la plupart des clichés et n'ont peu ou pas de profondeur.

Cependant, ce film garde pour lui l'un des points forts des précédents Ip Man, des combats particulièrement bien chorégraphiés et surtout particulièrement lisibles. A ce sujet, bien que les combats semblent plus « réalistes » que certains du second film de la trilogie, certains effets spéciaux semblent tout de même inutiles.

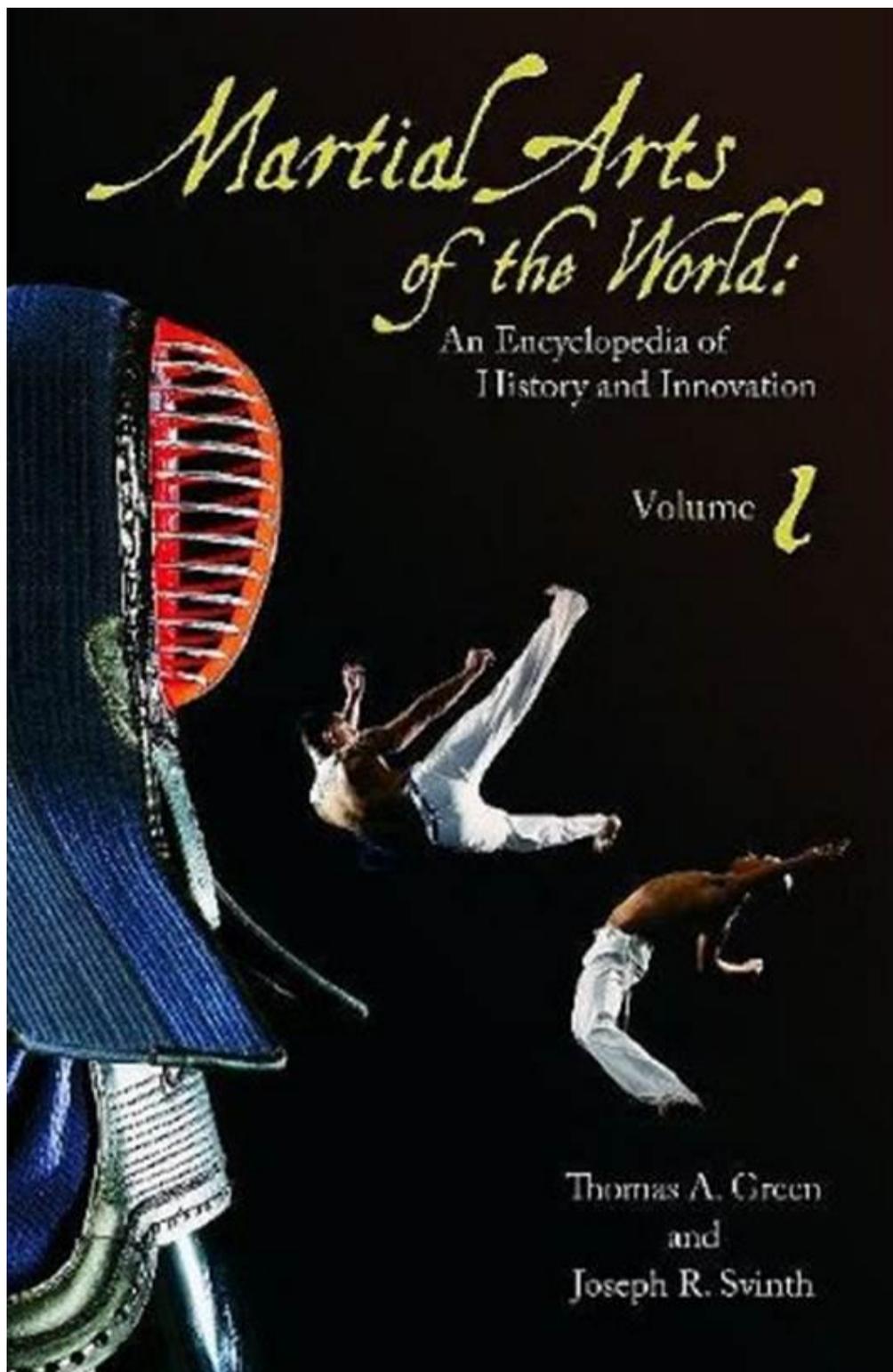
Au final sans être aussi bon que les précédents, Ip Man 3 reste un film agréable à voir dès lors que l'on ne se pose pas de questions sur son scénario ou sa logique. Comme souvent je vous conseille tout de même de le regarder en VOSTFR si vous en avez l'occasion.



## Synopsis

*"En 1959, Ip Man vit à Hong Kong avec sa femme et son deuxième fils. Vivant de ses cours de wing chun, il va se retrouver à protéger l'école de son fils d'un promoteur américain prêt à tout pour acheter le terrain. Il va alors voir apparaître un rival, Cheung Tin-chi, aussi doué en wing chun mais très pauvre."*

# Bibliographie



## **Martial arts of the world: an encyclopedia of history and innovation**

*Thomas A. Green and Joseph R. Smith*

Le moins que l'on puisse dire est que cet ouvrage est non seulement très complet mais surtout qu'il est particulièrement diversifié. Cette encyclopédie en deux volumes est certainement l'un des ouvrages les plus intéressants pour qui souhaite sortir des sentiers battus et découvrir de nombreuses traditions martiales méconnues.

Le premier volume est consacré à la description des traditions martiales par origine géographique. Bien qu'il donne une certaine importance au Japon et à la Chine, contrairement à d'autres ouvrages similaires il s'attarde aussi énormément sur des disciplines et traditions venues d'Occident, d'Amérique, d'Océanie, d'Inde, du Moyen Orient... et si parfois il se contente d'une description générale des pratiques martiales de ces régions, il offre parfois une section entière à une discipline en particulier. Ainsi, parmi les disciplines méconnues, vous pourrez entre autre découvrir le zulu stick fighting, le dambe, le thang ta, la canne de combat ou encore le kuntao.

Le second volume est quant à lui beaucoup plus transversale et traite de problématiques qui pourront vous amener à revoir votre vision des arts martiaux. Il traite ainsi de problèmes modernes liés aux arts martiaux et à d'autres pratiques martiales comme la globalisation des arts martiaux, leurs rapports avec les média, leur usage en politique mais aussi les divers systèmes de croyance auxquels ils font appel.

En somme ces deux ouvrages, sont particulièrement intéressants pour qui cherche à ouvrir ses horizons. Malheureusement, il souffre de deux problèmes ; d'une part, il n'est disponible qu'en anglais même s'il faut admettre qu'il reste très accessible. Le second problème vient du prix de l'ouvrage assez élevé surtout en comparaison d'autres ouvrages ayant un nombre de pages similaires. Cette encyclopédie reste malgré tout un incontournable d'une grande qualité.



# Lumière sur... Le thang ta

Le thang ta est un art martial se basant avant tout sur le travail de trois armes à savoir l'épée (thang), la lance (ta) et le bouclier (chungoi). Ces armes peuvent être couplées de différentes manières dont les plus communes sont une épée et un bouclier, deux épées ou une lance et un bouclier. Fait intéressant, là où plusieurs arts martiaux visent à manier toutes les armes avec des principes et mouvements communs en thang ta on admet généralement que le maniement est assez différent puisque l'épée fait travailler le haut du corps alors que la lance donne une plus grande importance au bas.

# Le thang ta



Le thang ta, aussi nommé huyen langlon est l'art martial indien emblématique des peuples meiteis du Manipur (nord-est de l'Inde). Cette pratique martiale fortement liée à la danse se base sur l'étude de plusieurs armes dont les deux principales sont la lance à deux pointes, l'épée et le bouclier. Méconnu en Europe mais pratiqué dans de nombreux pays de par le monde, la discipline comprend aussi tout un travail du combat à mains nues et ainsi qu'un travail ésotérique réservé aux pratiquants les plus avancés.

## Une discipline physique et spirituelle

### Les trois voies de pratique

Le premier point à comprendre concernant le thang ta est que la discipline peut être pratiquée à trois grandes fins. A noter que de par ce fait, elle se rapproche du banshay, discipline créée en Birmanie pays voisin de l'état du Manipur. Ses trois finalités sont :

-la finalité religieuse : souvent traduit à tort selon certains par « finalité rituelle », cette pratique du thang ta ne vise pas spécialement le combat. Dans cette pratique, le pratiquant va effectuer de nombreux rituels fortement liés à la tradition tantrique. Concrètement, il effectuera des « danse/formes » particulières à certaines occasions comme par exemple une danse de la lance traditionnellement effectuée lors de funérailles ou d'autres danses sacrées thengou. Cette pratique semble devoir se faire dans la « nature » donc en extérieur.

-la finalité esthétique : la discipline étant très liée à la danse et ayant des mouvements parfois assez complexe,

elle est étudiée par de nombreux danseurs dans le Manipur de manière à enrichir leur répertoire. La discipline est aussi étudiée par de nombreux pratiquants de théâtre qui l'incorporent dans de nombreuses pièces et dramas. A ce titre, de nombreuses écoles de danse et de théâtre de l'Etat indien proposent des cours de thang ta. La pratique esthétique est assez différente de la pratique de combat et par exemple lorsque le pratiquant sera amené à pratiquer avec deux épées, il effectuera de nombreuses circonvolutions inutiles durant lesquelles les deux armes ne se touchent pas uniquement pour l'aspect esthétique de ces mouvements.

-la finalité de combat : cette finalité est celle qui nous intéresse le plus ici et vise normalement à permettre au pratiquant d'étudier les diverses techniques de combat issues des anciens champs de bataille du Manipur. Cependant, aujourd'hui cette finalité semble peu à peu se diviser en deux grandes branches : celle sportive qui est la plus mise en avant ayant des

*il effectuera des « danse/formes » particulières à certaines occasions comme par exemple une danse de la lance traditionnellement effectuée lors de funérailles ou d'autres danses sacrées thengou.*





systemes de compétition de combats et de formes ; et celle traditionnelle qui cherche à transmettre la version du thang ta héritée des anciennes générations de pratiquants.

### Les grandes lignes de la discipline

Le thang ta est un art martial se basant avant tout sur le travail de trois armes à savoir l'épée (thang), la lance (ta) et le bouclier (chungoi). Ces armes peuvent être couplées de différentes manières dont les plus communes sont une épée et un bouclier, deux épées ou une lance et un bouclier. Fait intéressant, là où plusieurs arts martiaux visent à manier toutes les armes avec des principes et mouvements communs en thang ta on admet généralement que le maniement est assez différent puisque l'épée fait travailler le haut du corps alors que la lance donne une plus grande importance au bas. Ces trois armes qui forment le cœur de la discipline ne semblent pourtant pas être les seules puisque le pratiquant étudiera aussi des bâtons et selon certains des couteaux. La discipline comprend aussi tout un volet de combat sans armes que ce soit pour faire face à un adversaire désarmé ou armé.

De manière générale la discipline demande de la part du pratiquant souplesse, agilité et force. La pratique se distingue par l'importance donnée aux techniques circulaires qui sont privilégiées à techniques directes. A noter que comme dans beaucoup d'autres arts martiaux indiens on trouve

### L'étude du thang ta

#### Les disciplines du thang ta

Traditionnellement, on divise le thang ta en quatre grandes disciplines. Bien que ces dernières ne représentent pas l'ensemble de la discipline (on n'y retrouve pas toutes les armes étudiées) elles permettent d'en cerner l'essence et les différents aspects. Ces disciplines sont :

-le thanghairol : traduit par jeu d'épée

un certain nombre de sauts qui sont partie prenante des combats. Etant une discipline de guerre on y enseigne autant des techniques d'attaque que de défense.

Un des points fondamentaux de la discipline est que cette dernière donne une très grande importance à l'aspect moral et spirituel considéré comme aussi important que l'aspect technique. La discipline vise en effet à forger le pratiquant en lui permettant de se discipliner et de se contrôler en toute circonstance et ceci passe par de nombreux exercices comme la méditation (hirikonba), l'étude de techniques de respiration (ningsha kanglong) ou l'étude d'arts spirituels (thengouon). Le pratiquant est aussi appelé à suivre un code de conduite strict pouvant varier d'un maître à l'autre mais qui généralement comprend la révérence envers le guru (maître), le respect de l'étiquette, le respect des autres ou encore le fait de ne pas arriver sur le lieu d'entraînement intoxiqué. Dans sa version traditionnelle les maîtres enseignent aussi aux pratiquants certaines méthodes de médecine traditionnelle (layeng kanglon).

ou escrime, cette discipline vise à l'étude du maniement de l'épée ou plus exactement du sabre. Il existe de très nombreuses formes de sabre au Manipur et si certains sont assez proches des sabres du reste de l'Inde, d'autres sont plus proches des sabres birmans qui eux-mêmes sont assez semblables aux sabres thaïlandais que l'on retrouve dans le krabi krabong. L'arme peut être maniée par paires ou





*En thang ta, la lance qui se manie de la main droite et a la particularité de posséder une pointe à chacune de ses extrémités...*



seule avec un bouclier et il est dit que jadis les experts portaient trois épées : une pour la main droite, une pour la gauche et une dans le dos qu'ils pouvaient lancer en cas d'urgence, ainsi qu'un bouclier. En réalité, cette discipline peut être étudiée de deux manières le leiteng thang ou « jeu d'épée décoratif » et le yanna thang ou « escrime de combat ». Le leiteng thang est une pratique gracieuse où le pratiquant manie deux épées ou une épée et un bouclier en les faisant tourner autour de lui sans aucun choc des deux armes. Dans la pratique du yanna thang, le pratiquant apprend de nombreuses techniques nommées thanglon (langue de l'épée) qui seront couplées à des déplacements. Une fois intégrées, il est censé pouvoir faire face à tout type d'attaque d'où qu'elle vienne.

ensemble de pratiques ne nécessitant l'usage d'aucune arme pour le pratiquant. Si cela englobe bien entendu les techniques de combat à proprement parler comme les coups avec les poings et les pieds, on y trouve aussi l'étude de chutes et roulades. Cette étude regroupe aussi un ensemble de techniques visant à faire face à un adversaire armé sans l'être soi-même. Cette pratique semble parfois complétée par l'étude du Mukna une lutte traditionnelle du Manipur.

-le thengkourol : que l'on pourrait traduire par « art de la touche et de l'appel », est un ensemble de formes rituelles pratiquées à des fins ésotériques et dont les déplacements suivent un diagramme symbolique en forme d'un serpent lové. On sait peu de choses sur cette pratique qui est réservée aux pratiquants les plus avancés mais il est dit que mal exécuté elle peut nuire gravement au pratiquant et lui apporter la ruine et ce sur plusieurs générations. Selon la légende, les formes qui y seraient pratiquées et qui sont nommées thengou seraient d'origine divine.

-le Ta-kousarol : pouvant être traduit par « art de la lance » il s'agit d'un ensemble de 9 séquences de mouvements complexes semblables à des formes. Cette discipline permet au pratiquant d'étudier l'usage de la lance et du bouclier. En thang ta, la lance qui se manie de la main droite et a la particularité de posséder une pointe à chacune de ses extrémités et mesure environ 1m50. Le bouclier utilisé est le chungoi et s'il est souvent rond comme dans le maniement de l'épée, on en trouve aussi d'autres plus grands dont la forme se rapproche de nos écus occidentaux et mesurant environ 90 centimètres de haut sur 45 de large. A noter toutefois que le terme chungoi semble parfois réservé au bouclier rond.

### **Travail et progression dans la pratique**

Traditionnellement l'étude du thang ta ne peut commencer avant que l'élève ne soit officiellement accepté par son maître. Pour ce faire, il devra participer à une cérémonie d'entrée nommée Ojha Boriba dont la date est prévue à l'avance et durant laquelle il devra entre autre méditer devant l'image de Pakhangba, terme qui désigne un serpent lové et la divinité qui serait à l'origine du thang ta ; et offrir divers présents à son maître dont des fruits, des vêtements, des chandelles, ainsi qu'une rémunération symbolique



(souvent un roupie). Ce n'est qu'à partir de ce moment que l'étudiant pourra commencer à pratiquer le thangka.

Dans un premier temps le pratiquant n'étudiera que les déplacements ainsi que divers exercices visant à préparer son corps notamment au niveau de la souplesse. Il étudiera aussi les premières techniques à l'épée mais au début ne pratiquera qu'avec des bâtons. Une fois l'épée maîtrisée il pourra alors étudier la lance et ce n'est qu'ensuite qu'il pourra étudier le sarit-sarat. L'étude de manière générale passera principalement par l'étude de formes et d'enchaînements codifiés qui s'effectueront le plus souvent mais pas uniquement à deux. La pratique ésotérique du thengkourol elle n'est réservée qu'aux pratiquants les plus avancés.

En plus de ces formes de travail, on trouve deux principales formes de combat libre pouvant être pratiquées par deux pratiquants. Ces deux formes

de combat ont pour particularité que les participants utilisent le cheibee pour symboliser l'épée. Le cheibee est un bâton en bois qui a pour particularité non seulement de posséder une garde, mais de plus de s'élargir vers l'extrémité représentant la pointe de l'arme. A noter que l'arme est aujourd'hui parfois couverte de cuir pour amortir le choc. Autre point commun, dans la pratique moderne de la discipline les deux pratiquants mettent des protections (casque et plastron) et cherchent dans les deux cas à marquer des points. La première forme de combat est le Phunaba Ahanba et est une forme dans laquelle chaque pratiquant utilise un chungoi et un cheibee. Il n'y est possible que de frapper avec son arme. Dans la seconde forme de combat nommée Phunaba Anishuba chaque pratiquant ne possède qu'un cheibee mais les coups de pieds sont autorisés.



# Horizon martial

## Le donga

A propos de l'auteur



Sixtine Dezwarte est la correctrice du magazine "l'art de la voie" depuis mai 2012. Ses connaissances en anglais lui ont permis d'être utile lors de la rédaction de plusieurs articles.

Contrairement aux autres membres de l'équipe elle n'a commencé la pratique des arts martiaux que très récemment.



Parfois surnommé « l'art martial des samouraïs noirs », le donga est une forme de combat au bâton traditionnelle éthiopienne pratiquée dans la vallée de l'Omo par les Surmas et les Mursis. « Le donga » désigne aussi bien le combat que le bâton, « la donga » désigne la zone circulaire de combat formée par les spectateurs.

Il existe peu de sources sur ce rite initiatique ancestral qu'est le donga. Des récits de colons portugais en Ethiopie (environ 1470) décrivent toutefois les Surmas et les Mursis comme des peuples pacifiques mais ayant des traditions d'une incroyable violence.

Après concertation des sages des différentes tribus concernées, la date du donga est choisie après la fin des moissons. Seuls les hommes volontaires se battent. Les combats ont pour but de séduire les femmes par des démonstrations de virilité. En effet, selon la tradition ils se battent pour choisir une femme avec laquelle « passer un moment » et engendrer de futurs guerriers pour l'avenir de la tribu. Les participants considèrent qu'il n'y a ni vainqueur ni vaincu puisque tous pourront tenter de séduire une femme. Toutefois, un combattant qui remporte ses duels pourra faire son choix avant les autres. A noter que la femme peut refuser même si cette option est mal vue.

Le jour avant le combat, les combattants doivent être purifiés de deux manières. Premièrement en buvant le Dokai (un mélange d'eau et d'écorce) qu'ils recrachent après l'ingestion, puis deux litres de sang de vache non coagulé. Ils ne prennent plus aucun repas jusqu'au matin suivant. Le jour du combat, tous les hommes de la même tribu partent ensemble vers la donga. Ils se lavent dans une rivière puis se décorent mutuellement avec la vase de la rivière. L'essentiel de l'attirail du guerrier est son donga (un bâton long) taillé par ses soins dans une branche (souvent d'acacia) d'environ 2m et dont une extrémité représente un phallus. La majorité des combattants se battent entièrement nus afin de prouver leur virilité cependant ils peuvent choisir de porter des protections même si cela est mal vu. S'il fait malgré tout ce choix, il

doit les avoir conçues lui-même. Elles se limitent à un pagne en peau et des protections en fibres végétales colorées (poignets, genoux, coudes, casques, avant-bras).

Les adversaires se choisissent entre eux. Pour éviter les écarts de niveau, les lutteurs disposent d'une minute pour se tester. Si l'écart est jugé trop grand par les lutteurs, alors ils choisissent un autre adversaire. Un combat s'arrête lorsqu'un combattant ne peut pas récupérer son donga ou s'il s'agenouille devant son adversaire. Il est interdit de frapper un homme au sol et seuls les coups de donga sont autorisés. Les blessures sont parfois graves (perte d'une jambe ou d'un œil) et quelquefois mortelles. Si un combattant meurt, son adversaire et sa famille sont bannis à vie de la tribu après avoir cédé leur troupeau aux parents du défunt. Celui qui est ressorti vainqueur du plus grand nombre de duels est le premier à choisir une femme. Il est porté sur un tapis de branches sur les épaules des autres. A la fin des combats, quand l'ordre de passage est déterminé, ils désignent chacun une femme à l'aide de leur bâton, ce qui signifie qu'elle est choisie. Si elle accepte le choix, elle passe un collier autour du donga du combattant. Ce rite initiatique est menacé d'extinction depuis les années 1980 avec l'irruption d'armes de contrebande. Ce qui n'était qu'un rite devient alors une pratique réellement meurtrière visant à protéger les siens. Suite à l'irruption des armes, en 1994, une loi a été votée pour interdire le donga. Malgré le vote, la loi n'a jamais été appliquée.

Sixtine Dezwarte

# Nous soutenir sur Tipeee

Bonjour à tous,

Pour ceux d'entre vous qui ne l'aurez pas vu il vous est maintenant possible de nous soutenir sur Tipeee. Alors qu'est-ce que tipeee et pourquoi ce soutien ?

Tipeee est un site destiné à soutenir la création sur internet. Ceux qui souhaitent soutenir un créateur de contenu via tipeee peuvent décider de donner de manière mensuelle ou occasionnelle une petite somme d'argent (à partir de 1 €). En contrepartie le créateur de contenu peut décider d'accorder des compensations en fonction de la somme fournie.

Pourquoi demander une telle aide pour "l'art de la voie" ? Comme vous devez vous en douter "l'art de la voie" est un travail qui demande du temps et génère des frais. Que ce soit l'hébergement du site, l'acquisition de nouvelles sources, l'acquisition de matériel ou encore les frais de déplacements... La production d'un tel magazine commence à coûter cher d'autant plus qu'il est gratuit et le restera. Mais en plus de cet argent la gestion d'un tel magazine (pour le rédacteur en chef) prend du temps, comptez en moyenne entre 6 et 8 heures par jour en fonction de la charge de travail. Les aides serviront en priorité à payer l'hébergement du site, ensuite à l'acquisition de ressources et seulement s'il y a des restes, ces dernières seront réparties entre les différents membres de l'équipe.

Pour ce qui est des contreparties, la philosophie de "l'art de la voie" reste de donner avant tout une information gratuite et accessible à tous sur l'histoire et la culture des arts martiaux aussi il n'y aura pas de contreparties vraiment conséquentes. Toutes les personnes ayant choisi de nous soutenir verront leur nom/pseudo tipeee cité dans le magazine suivant. Pour tout tip supérieur à 5 €, le tipeur se verra envoyer dans les deux semaines précédant la sortie d'un magazine un article (mis en page) en avant-première.

Si vous souhaitez en savoir plus je vous invite à aller voir la section « Nous soutenir » dans la rubrique à propos du site.

Je tiens à remercier les 4 tipeurs ayant choisi de soutenir "l'art de la voie" ces deux derniers mois:

**Anne, Luna et Yvan.**

Merci de votre soutien et de votre confiance.